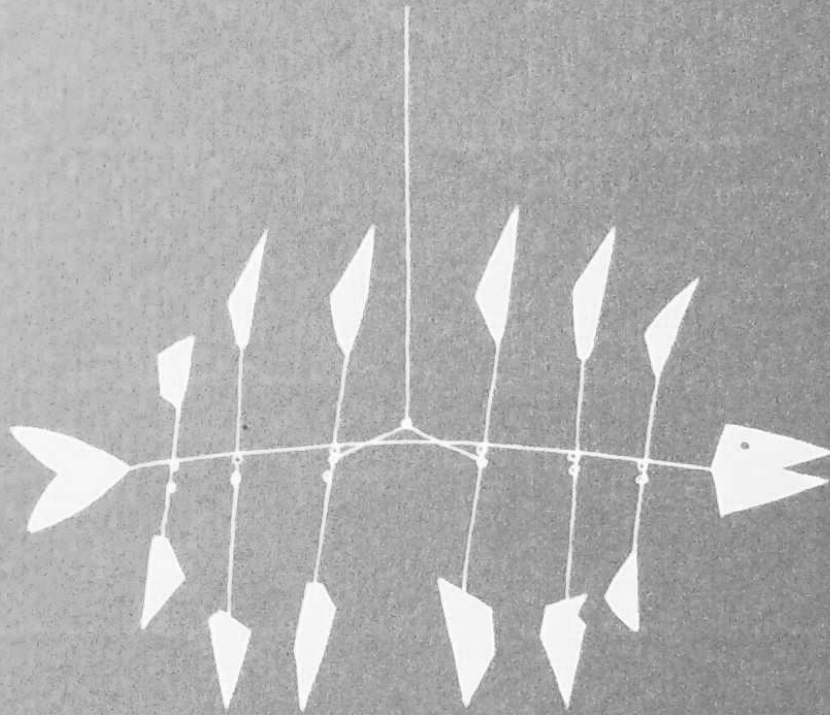


Calder

A LA ROCHE-JAUNE



C'est vrai que nous traversons
Rennes pas mal souvent, mais
comme une flèche, parce que c'est
pour aller à la Roche Jaune,
près de Tréguier (CdN.) - on nous
avons une petite maison, un peu à
l'écart, dite "Palud"

Lettre à Mademoiselle Berhaut, conservateur du Musée des Beaux-Arts de Rennes 16/06/1962.

CALDER À LA ROCHE-JAUNE
MOBILES, GOUACHES, BIJOUX

Exposition du 14 juillet au 15 août 1986 Ancienne école, bourg de Plouguiel, Côtes-du-Nord



Louisa et Sandy Calder. Petit déjeuner au Palud, été 1961.



ALEXANDER CALDER À LA ROCHE-JAUNE

Il y a dix ans, en novembre 1976, disparaissait Alexander Calder, le créateur célèbre des mobiles. Quel lien entre la petite commune de Plouguiel et ce grand artiste américain? Tout simplement un lieu, LA ROCHE-JAUNE, sur l'estuaire de la rivière de Tréguier, où Alexander Calder avait des amis et acquit une résidence en 1957.

L'exposition « Calder à la Roche Jaune », préparée avec le soutien chaleureux de Sandra, sa fille, d'Andréa, sa petite-fille, et avec la complicité active de ses ami(e)s, est bâtie autour du rapport complexe, mystérieux, entre un homme et un lieu. Rapport d'intimité que l'exposition tend à rendre public par le fait même qu'elle le révèle... mais que nous avons tenté de respecter dans la forme et le contenu de cette exposition: il s'agit de l'hommage de voisins à un homme qui est aussi l'une des principales figures de l'art contemporain.

Cette manifestation a été organisée par la commune de Plouguiel, sous la responsabilité de Jean-Baptiste Henry, adjoint au maire, qui a aussi rédigé le catalogue. La présentation de l'exposition, la maquette du catalogue et de l'affichage sont le travail d'Olivier Mourgue.

Le projet a obtenu le soutien financier:

- du ministère de la Culture et de la Communication (Centre National des Arts plastiques) et de la direction régionale des affaires culturelles pour la Bretagne.

- du Conseil général des Côtes-du-Nord.

Il a bénéficié en outre de la générosité: des papeteries Assédad-Rey.

Les prêteurs des œuvres exposées ont souhaité garder l'anonymat: qu'ils soient ici tout particulièrement remerciés; ainsi que les personnes qui ont accepté de répondre à nos questions.

Notre gratitude va aussi à:

- Françoise Chatel, conseiller artistique régional.
- Françoise Gaillard, de la galerie Maeght-Lelong à Paris.
- Jean-François Noël, conseil d'entreprise à Saint-Brieuc, qui ont apporté une aide pratique à la mise en œuvre du projet, ainsi qu'à Marcelle Kere qui a traduit le texte du catalogue en anglais.

François et Thérèse Morin ont conçu le système de sécurité.

Les photographies et documents ont été reproduits avec l'aimable autorisation et le concours de Rufus Stillman, Geneviève Hamon, Frédérique Groen et André Bac, Madame Goarin, Jacques Valentin et Médielys Michel, Clovis Prévost, Christian Kubiak, Bob et Elodie Osborn, Marie Le Goff, Emile Garner, Robert Manach, Jean Nicolas, Oscar Nitzchke, Aubé Elleouet, Pierre Janvier, Daniel Lelong, François Di Dio, le musée des Beaux Arts de Rennes, Olivier Mourgue. Gildas Rosso a réalisé le film vidéo.

Les travaux de rénovation et d'aménagement des salles d'exposition ont été effectués par le personnel communal et les jeunes travailleurs d'utilité collective sous la direction de Jacques Renault adjoint au maire, ainsi que par Dominique Grassin menuisier et Robert Conan électricien.

Ce catalogue est consacré essentiellement à la description de la relation d'Alexander Calder avec La Roche-Jaune, et la Bretagne. Il tente de montrer comment Calder est venu en Bretagne, pourquoi il s'est installé à La Roche-Jaune, ce qu'il y faisait, ses contacts, en s'appuyant sur l'autobiographie de Calder (traduite en français par son gendre Jean Davidson et publiée en 1972 par Maeght), ainsi que sur les témoignages des personnes qu'il a rencontrées au cours de ses séjours. Il se prolonge par un bref rappel sur deux artistes bretons, Yves Tanguy et Yves Elleouët, que Calder a plus particulièrement fréquentés, ainsi que sur un architecte de ses amis, Oscar Nitzchke, qui a aussi un rapport avec La Roche-Jaune. Finalement il propose un essai de synthèse sur l'art de Calder, en soulignant l'influence du thème et de l'esprit du cirque sur l'ensemble de son œuvre.

QUELQUES POINTS DE REPÈRE

- 1898: Naissance d'Alexander Calder, à Philadelphie U.S.A.
- 1931: Premier contact avec le Trégor, à Port-Blanc.
- 1950, 1953, 1957: Séjours chez des amis, à La Roche-Jaune.
- 1957: Achat du « Palud ».
- 1962-1963 (décembre, janvier): Exposition au Musée des Beaux-Arts de Rennes.
- 1976: Décès à New York.



1931
PREMIER CONTACT AVEC LE TRÉGOR
À PORT-BLANC

En 1931, Calder a trente-trois ans. Il vient d'épouser, en janvier, Louisa James aux Etats-Unis. Revenu à Paris, où il se plait beaucoup, il présente une exposition galerie Percier en avril. En juillet, « Sandy », ainsi que l'appellent affectueusement ses intimes, et Louisa passent un mois à Majorque (Espagne).

La notoriété de Calder venait alors du succès de son cirque et des représentations qu'il en donnait ici et là dans des locaux de fortune, y compris à son domicile, 14, rue de la Colonie. C'est à l'occasion d'une de ces soirées que Jean Painlevé lui avait été présenté par le compositeur Varèse. Or, la collaboratrice de J. Painlevé, Geneviève Hamon, habitait à Port-Blanc en Penvenan, dans le Trégor; et Painlevé avait pris pour habitude d'y venir pour ses observations sous-marines ou pour des vacances. Il vanta donc à ses nouveaux amis, Varèse et Calder, le charme de Port-Blanc. Et, c'est ainsi qu'à la fin de l'été 1931, selon G. Hamon, il s'agissait plutôt de Pâques 1932..., arrivèrent à Port-Blanc pour cinq jours Calder, sa femme et leur chien « Feathers », en compagnie de Helen Coolidge, amie de Louisa, et des Varèse. Mais laissons Calder raconter, avec humour et enthousiasme, sa première visite à Port-Blanc et à Tréguier.

A cette époque environ Helen Coolidge annonça son arrivée imminente. Kiesler m'avait présenté à Varèse, le compositeur, et lui, à son tour, avait amené Jean Painlevé voir mon cirque.

Jean Painlevé — fils de Paul Painlevé, mathématicien et Premier ministre français de 1917 à 1925 — a fait des films sur la vie sous-marine, « Spiralis » et « Bernard-l'ermite », entre autres, et aussi « Les Assassins d'eau douce ». Son travail l'amenaient souvent en Bretagne, où il avait beaucoup d'amis à Port-Blanc (Côtes-du-Nord).

Quand il n'était pas en Bretagne, Jean Painlevé passait le plus clair de son temps à Paris, dans le deuxième sous-sol de l'Institut des arts et métiers, où était installé un laboratoire pour ses films. Il prenait aussi des gros plans à travers un microscope. Il vivait donc souvent sous terre près de ses chambres noires, séjournant parfois dans sa cave plusieurs jours de suite, dormant sur un lit de camp quand il interrompait son travail acharné. Il devenait ainsi, quand il n'était pas en Bretagne, un ascète souterrain, sorte de bernard-l'ermite lui-même, satisfait du panorama de ses caves, indifférent à la lumière du jour et à l'air frais.

C'est peut-être pour cela qu'il était si amoureux de la Bretagne, et qu'il nous a persuadés de visiter son site favori des Côtes-du-Nord, Port-Blanc, en face de l'île que possédaient Lindbergh et Alexis Carrel. Vers la fin de l'été nous sommes arrivés là et avons séjourné dans un petit hôtel avec Helen et Feathers. Picken était resté à la maison sous les ordres de Battini, je me souviens de ce détail précis parce qu'il a semé le désordre dans quelques-unes de nos lettres.



A la pêche aux « petites bêtes » en 1946 dans la région parisienne, avec J. Painlevé en haut, avec Viviane Hamon en bas.

Invitation

(1433)
**CIRQUE
CALDER**

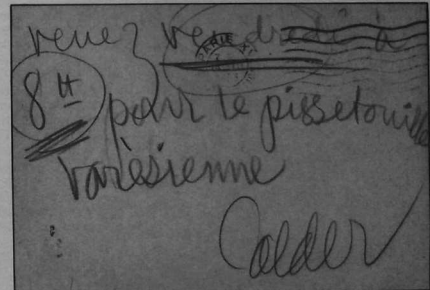
14, RUE DE LA COLONIE, PARIS-13
(près : 229, Rue de Tolbiac)

MERCREDI Novembre 16

VENDREDI » 18

SAMEDI » 19

à 9 heures précises



Invitation « officielle » sur papier vert pour une représentation du cirque au domicile des Calder (1933).

Invitation... impertinente à une audition du compositeur E. Varèse. Lettre à G. Hugnet 13/03/1933.



Les plages de Port-Blanc sont rocailleuses, mais leur surface est assez plate, aussi l'eau monte et se retire très rapidement. A marée basse, on peut se promener sur de grandes étendues. Non loin, il y a une ville magnifique, Tréguier, qui surplombe une rivière et dont une colline élevée garde l'accès. La flèche de pierre de sa cathédrale est percée de dessins géométriques, à travers lesquels on voit le ciel. Dans le temps, un chemin de fer à voie étroite reliait Port-Blanc à Tréguier.

Après avoir confié Feathers à l'hôtel, nous sommes partis à pied pour Penvenan, d'où nous voulions prendre le train du matin pour Tréguier. Je transportais un poulet rôti dans mon sac à dos. Finalement, nous sommes parvenus à un embranchement de route, nous avons alors entendu le train qui arrivait. Je me suis élancé au-devant de lui pour le faire patienter un peu mais j'ai pris le mauvais chemin et je me suis mis à courir. Il avait plu. Le train m'a dépassé. Je continuais à courir, glissais dans une flaque d'eau avec le poulet rôti et le reste; notre dérapage s'acheva juste en face de Louisa et d'Helen, qui, elles, venaient d'arriver par la bonne route. Nous n'avons pas manqué le train, qui ne semblait d'ailleurs pas du tout pressé.

Certains ports de chemin de fer ont été détruits pendant la guerre et c'est dommage qu'ils n'existent plus maintenant sous leur forme ancienne. Personne n'a ressenti le besoin de reconstruire les choses de la même manière. Nombre de ces trains ont été remplacés par des autocars bondés. Néanmoins, une petite section de ce chemin de fer existe encore et l'on peut faire une petite excursion de Paimpol, déjeuner et revenir au point de départ.

A Tréguier, nous avons découvert un bistrot où nous avons pris un verre et mangé notre poulet. Ensuite nous avons trouvé de merveilleux magasins d'habillement. Dans un de ces magasins, Louisa et moi avons acheté chacun une pèlerine de facteur et Helen un ciré et une paire de bottes — de lourdes bottes de cuir, et je la sumonnaïms Hindenburg. Au cours d'une marche vers Perros-Guirec, le lendemain, elle abandonnait les bottes — elles étaient indestructibles mais ses pieds ne l'étaient pas. Alors elle les a échangées contre des espadrilles.

Je me souviens toujours de Tréguier avec plaisir. Et ces dernières années, j'ai toujours été heureux d'y retourner. Ces Côtes-du-Nord sont rocailleuses et pas très propices aux bains à moins d'être du genre intrépide, ce qui éloigne les foules.

Autobiographie pp. 74-75

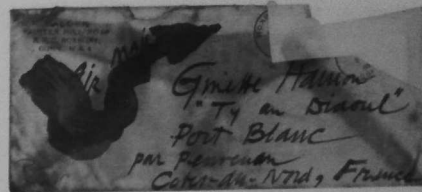
Les Calder, qui n'étaient pas riches, étaient logés dans une petite pension de famille (qui est actuellement l'annexe du restaurant « des îles ») tandis que Varèse et sa femme étaient descendus au grand hôtel de Port-Blanc. Calder appréciait beaucoup la marche à pied et la baignade. L'après-midi, il montait parfois chez les Hamon à « Ty an diaoul ».



Le petit train départemental sur le pont de Plouguel à Tréguier enjambant le Guindy
La gare de Tréguier vers 1930

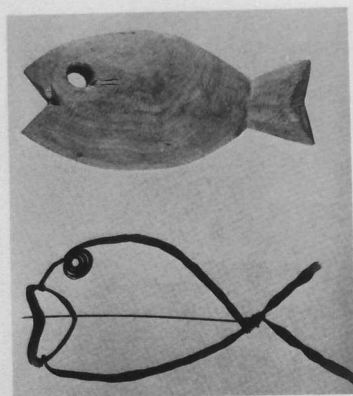


« Il faut s'en servir comme si c'était une vraie. »



Chère Ginette merci de ta
lettre — mais comment
es-tu tarabouste pour que
à moi qui paye la
poste ?
Quand merde, je suis
content que tu aimes la
cuillère. Mais il faut
s'en servir — comme si
c'était une vraie !
Nous sommes bien
arrivés, et maintenant nous
essayons de mettre les moules
sur le feu.
Bravo fuchsia !
Love to all Sandy
salut pour les
bons temps !

Les lettres de Calder sont intéressantes à la fois par leur graphisme et leur contenu parsemé de tournures originales.

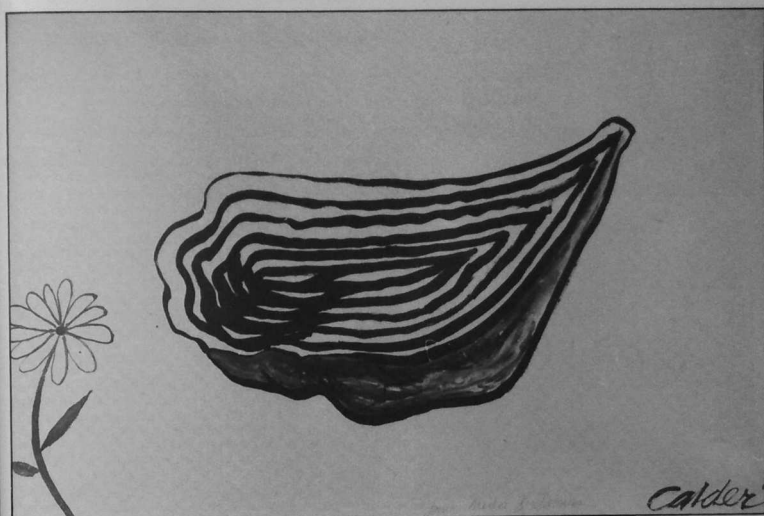


Poisson en bois. Broche en cuivre martelé.

Augustin Hamon, le père de Geneviève et Maryvonne Hamon, était un écrivain et un militant socialiste; il avait publié notamment un livre sur « Les leçons de la guerre de 1914-1918 ». En 1936 sortira son ouvrage sur « Les Maîtres de la France » qui traite du pouvoir des féodalités de l'argent. Quant à son épouse, elle était traductrice et elle travaillait avec l'aide de son mari à la traduction en français des œuvres de J.-B. Shaw; ce qui intéressa beaucoup Louisa qui, elle même, était la nièce de l'écrivain anglais Henry James.

Le plaisir de Calder, qui participait peu à la conversation, était de... faire de la couture avec les dames; il raccommodait les chaussettes, il ourlait les mouchoirs. Son habileté manuelle était extraordinaire. Il avait aussi, esprit pratique, fabriqué une sorte de pelle, pour ramasser le crottin, qu'il avait baptisée « crottinette »! Quant à Louisa, c'est avec G. Hamon qu'elle s'initia à l'art du crochet, qu'elle développa plus tard en réalisant plusieurs tapisseries d'après les créations de son mari.

Les relations entre les Calder et les Hamon se sont poursuivies à Paris, et en Bretagne. Dans l'immédiat après-guerre, beaucoup de colis d'Amérique sont arrivés à « Ty an diaoul », en plus ou moins bon état (il y avait parfois des fromages qui coulaient!), avec du café, des conserves, des vêtements. En 1950, les Calder et leurs deux filles ont encore passé une semaine chez les Hamon. Lorsque Calder eut acquis son pied-à-terre de La Roche-Jaune, c'est G. et M. Hamon qui y plantèrent les fuchsias qu'affectionnait beaucoup Louisa.



Huitre: gouache liée aux activités de La Roche-Jaune.

1950
PREMIER SÉJOUR À LA ROCHE-JAUNE

Calder a cinquante-deux ans. Au printemps 1950, après un voyage au Brésil, il revient de nouveau en France où il n'avait pas séjourné depuis 1946. Cette année-là, il avait retrouvé à Paris «Ritou», Victorine Vavasseur, l'épouse de Oskar Nitzchke, architecte et ami de longue date de Calder. «Ritou», née à Crozon, avait fait ses études à Saint-Brieuc où elle avait eu comme condisciple Medelys Michel, qu'elle avait retrouvée à Paris avant-guerre. Les deux amies fréquentaient les milieux artistiques: «Ritou» était script de cinéma, et «Médé» styliste de mode.

Or, en 1946, Medelys Michel s'était lancée avec Jacques Valentin dans l'ostréiculture... s'installant à La Roche-Jaune où elle avait de la famille. «Ritou» eut ainsi l'occasion de venir à La Roche-Jaune avec son nouveau mari, André Bac, directeur de photographie au cinéma, puis à la télévision. Séduits par le lieu, ils y achetèrent finalement, en 1952, la petite maison de gardien de parcs à huîtres qu'occupaient jusqu'alors leurs amis Jacques et «Médé».

C'est là qu'en 1950, ils entraînent Calder qui venait de terminer sa première exposition à la galerie Aimé Maeght. Il y séjourna pendant le mois de juillet avec sa femme et leurs deux filles, Sandra et Mary, passant aussi quelques jours à Penvenan, chez les Hamon. Ce fut donc le premier contact avec La Roche-Jaune, et avec la maison du Palud, que Calder découvrit en descendant l'estuaire dans le chaland et le bateau de J. Valentin. Cette maison dut l'impressionner, autant par son isolement et son site, que par les histoires un peu fantastiques qui se racontaient sur ses occupants... En tout cas, Calder qui s'intéressait à tout (l'ostréiculture, ses méthodes et ses outils, le passionna), mais qui s'amusait aussi de tout (il adorait jouer à faire remonter les couteaux avec une pincée de sel) ne ratait pas une occasion de s'embarquer pour «faire la marée».

Mais l'essentiel de ce beau mois de juillet fut cependant consacré à l'excursion: Paimpol, Plougrescant, Perros-Guirec, Trégastel, et bien sûr Tréguier, le camion «ostréicole» de J. Valentin transporta Calder, sa famille et ses amis, à la découverte du Trégor et du Goëlo. Evidemment, ce vieux Dodge de 3,5 tonnes n'était pas des plus confortables, malgré les quelques aménagements apportés à son état habituel: des bordures latérales et des bancs pour les passagers. Calder, lui, s'était installé d'office à l'avant auprès du conducteur, et il fallut les récriminations de ses compagnons pour qu'il accepte, avec humeur, de prendre place sur la plate-forme arrière découverte. Une autre fois, à Paimpol, il manifesta une vive irritation et se querrela avec un groupe qui, ayant compris qu'il était américain, l'agressa à propos de la guerre de Corée où les Etats-Unis étaient alors engagés.



Sandy et J. Valentin, Médé et Louisa sur le bateau pour Bréhat, 1950.
Le «camion d'excursion» de J. Valentin.



La port de La Roche-Jaune, en 1950.



Chez Ritou et Bac à Long Avel, 1953.

Quelque temps plus tard, nous nous sommes rendus à La Roche-Jaune, en Bretagne, pour voir Ritou Nitzchke, maintenant Bac. Nous avons pris le train et Jacques Valentin nous attendait à la gare de Saint-Brieuc, avec un camion ouvert de deux tonnes.

La maison de Ritou est un vieux refuge que les gardiens de parcs à huîtres, situé sur le bord de la rivière de Tréguier, à quinze cents mètres environ de la mer. Mais les parcs à huîtres ayant été installés plus au large, Ritou a pu s'en rendre acquéreur. La maison a l'air d'un petit fortin; elle est composée d'une pièce et demie et d'un grenier, mais je ne sais combien de gens nous sommes parvenus à y entasser sur des lits de camp — de toute façon, c'était très gai.

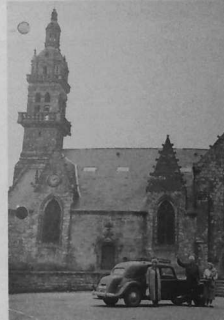
À l'embouchure de la rivière, à environ quinze cents mètres, nous pouvions apercevoir une maison sur une toute petite colline, complètement isolée. Le monticule devenait une île à marée montante. Là vivait une dame qui avait enchaîné son mari à un lit de fer — tout au moins la légende le rapporte — parce qu'il avait une amoureuse dans le voisinage. C'était un coin des plus spectaculaires.

Nous avons fait de nombreuses excursions dans le camion de Jacques Valentin, nous tenant debout à l'arrière et lorgnant par-dessus les planches; une fois même, nous avons été arrêtés par un officier de gendarmerie qui craignait que nous ne fassions une concurrence déloyale aux autobus.



Avec sa fille Mary à Long Avel, 1950.

Lannion



Gourin



Camaret, en 1953.

1953 SECOND SÉJOUR À LA ROCHE-JAUNE

1953 marque une date importante dans la vie de Calder: cette année, en effet, il acquiert pour la première fois, une maison en France. Jusqu'alors, il avait fait la navette entre les Etats-Unis et la France, vivant dans des appartements d'emprunt à Paris. Ainsi, en mars et avril 1952, il est à Paris de nouveau pour préparer les décors d'une pièce de Henri Pichette au T.N.P.: il y rencontre Jean Vilar, Gérard Philippe et Jeanne Moreau, pour qui il confectionne quelques bijoux. Jeanne Moreau qui elle-même vient en vacances au château du Bilo à Minihy-Tréguier, et qu'il retrouve dans le Trégor l'été suivant.

Début 1953, Calder débarque du «Flandres» (sur lequel il a voyagé avec Ernest Hemingway), prend livraison d'une 15 CV Citroën commandée à New York, et se rend à Aix-en-Provence, auprès du peintre André Masson qu'il avait hébergé chez lui dans le Connecticut pendant la guerre. Or, c'est en venant d'Aix à La Roche-Jaune, chez son ami «Ritou», que Calder s'arrête chez des amis américains, les Davidson, à Saché en Indre-et-Loire, et qu'il a le coup de foudre pour une vieille demeure... qu'il échange contre des mobiles.

En septembre 1953, les Calder se retrouvent donc de nouveau à La Roche-Jaune, pour une semaine. Avec, cette fois, leur 15 CV, instrument d'autonomie qui leur permet de partir en excursion à la rencontre de la Basse-Bretagne. Ils vont jusqu'à la Pointe du Raz, Camaret (peut-être Locronan, où Yves Tanguy, l'ami et le voisin aux Etats-Unis, est venu cette même année, en avril, faire un dernier voyage). Ils visitent aussi quelques sites de l'intérieur, Pontivy, Gourin, Huelgoat...

Nous sommes allés en Bretagne, et avons passé une semaine environ avec Ritou à La Roche-Jaune, poussant quelques pointes vers le centre de la Bretagne et le long de la côte. Nous avons découvert un système qui permettait d'entrer dans un bistrot pour boire tout en apportant son manger. Nous sommes même allés jusqu'à la Pointe du Raz; bien entendu, on ne pouvait rien voir du tout — il y avait trop de brouillard.

Autobiographie p. 141

1957
L'ACHAT DE LA MAISON DU PALUD

Quand il revient une troisième fois à La Roche-Jaune, Calder a déjà 59 ans. Il passe quinze jours en (juin) 1957 dans la maison de M. Michel et J. Valentin qui sont absents : à leur retour, ceux-ci trouvent sur la table une... plaque funéraire où est simplement inscrit merci ! Cette année donc, avec son gendre Jean Davidson, qui a épousé Sandra, il parvient à obtenir l'accord de Fanny Le Gall, la propriétaire du « Palud », pour l'achat de la maison située à l'embouchure de la rivière de Tréguier. F. Le Gall est la veuve de Y. M. Guillou, « l'homme enchaîné à son lit de fer parce qu'il avait une amoureuse dans le voisinage ». Il ne s'agit pas d'une légende ; le pauvre homme subissait en effet des sévices qui susciterent l'intervention des autorités municipales ; il se pendit en 1951. Si Calder trouvait dans ce climat un peu trouble un attrait supplémentaire pour la maison, Louisa était vraiment très attirée par le site.

Dans un lieu austère, où terre et mer s'interpénètrent, la propriété était bâtie sur une sorte de promontoire, que la mer isolait au moment des marées : aujourd'hui, un chemin carrossable permet d'y accéder en permanence, mais à l'époque, il n'y avait que le sentier des douaniers, et il fallait parfois passer pieds nus en retroussant jupes ou pantalons. Le Palud comprenait alors selon l'acte de vente : « une maison d'habitation en pierres sous ardoises élevée sur cave ayant une pièce et un vestibule au rez-de-chaussée et deux chambres mansardées au-dessus ; contre la longère ouest, appentis communiquant avec la maison principale ; contre cet appentis, construction en ruine ; cour, jardin et terre à l'entour de la maison joignant de toutes parts le domaine maritime ». La maison elle-même n'était pas très engageante. Elle comportait une seule pièce habitable, dont le sol était en terre battue ; il n'y avait ni eau, ni électricité. Une partie du pignon avait été détruite par les Allemands au cours d'exercices de tir durant l'Occupation.

L'acte de vente fut signé en août 1957. Les Calder commencèrent aussitôt la restauration des bâtiments qui fut confiée à l'entreprise « Pavesi » de Tréguier.

Pendant l'été 1957, nous sommes retournés voir Ritou à La Roche-Jaune, et nous avons parlé de cette maison à l'embouchure de la rivière où la légende voulait que la dame garde son mari enchaîné au pied de son lit parce qu'il avait une amoureuse dans le coin. Son mari était mort maintenant et selon certaines rumeurs elle voulait vendre la maison. Jean et moi sommes donc partis en reconnaissance. Nous sommes descendus dans la 2 CV par un sentier très étroit, encaissé, pour découvrir un jeune homme cultivant ses pommes de terre. Il s'est écrié qu'il était sourd-muet. Nullement pris de court, nous avons eu une longue conversation avec lui, et il nous a expliqué en pantomimes la descente des avions et des bombes qui avaient détruit une partie de la maison avant le débarquement en Normandie. Sa pantomime était fantastique : il levait les mains droit vers le ciel, ensuite il les ramenait lentement, s'accroupissant vers le sol — la bouche demeurant sans cesse ouverte.



Le Palud, en 1958, après les premières réparations, mais avant la construction de l'atelier.



Chez le notaire, avec son gendre Jean Davidson, 1958.

C'était le fils de la maison, Yves. Finalement, arrivés à la porte, on nous a priés d'entrer, nous avons trouvé la vieille dame au lit dans une alcôve, selon la tradition bretonne, avec un lourd sac de sable sur son estomac parce qu'elle en souffrait.

En bien, elle a finalement admis qu'elle aimerait vendre et nous sommes allés voir le notaire, Le Carvenec, pour mettre au point le transfert.

Lors de notre première entrée dans la maison, j'ai vu Jean qui jetait les restes du lit de fer à la rivière.

Entre-temps nous avons fait reconstruire le bâtiment qui avait été démolé par les avions. Sa charpente avait été brûlée par les occupants comme bois de chauffage. Nous avons aussi fait installer la plomberie et l'électricité. Bien que la dame n'ait pas eu l'électricité, onze poteaux de béton venaient du transformateur le plus proche jusqu'à la maison. Cela avait été réalisé dans le cadre de la campagne d'électrification d'après-guerre.

Autobiographie pp. 156-157

Les signatures au bas de l'acte de vente en date du 17/09/1957.

Fait et passé à Tréguier, en le Bureau de Notaire Guillou
En présence pour les vendeurs : M. Michel et J. Valentin
Et en présence pour l'acheteur : M. Alexander Calder
En présence de M. Le Carvenec, Notaire à Tréguier
Et après lecture faite, les parties, M. Yves Guillou
ont signé avec le notaire.

Yves Guillou
Alexander Calder

17/09/57
Tréguier
M. Yves Guillou
M. Alexander Calder
M. Le Carvenec, Notaire à Tréguier



La maison du Palud, à l'embouchure de l'estuaire du Jaudy... au péril des choux-fleurs.



Succession des trois bâtiments
 — Au centre, l'ancien Penty qui servit d'étable.
 — A droite, la maison bâtie au début du siècle.
 — A gauche, l'atelier.
 Au large les îles Loaven et Er.



L'atelier transparent, construit en 1959 par l'entreprise Dagon de Plouguel: les matériaux étaient déposés par bateau.
 Sandy, qui payait en liquide, venait, selon son expression, «apporter un peu de munitions» au fur et à mesure de l'avancement du chantier.

CALDER À LA ROCHE-JAUNE

Avec un pied-à-terre sur place, Calder et sa famille (sa femme et les Davidson: sa fille Sandra a épousé Jean Davidson en 1955) viennent plus régulièrement dans le Trégor. En général en été ou au début de l'automne. Mais leurs séjours sont assez brefs: une semaine ou deux, rarement plus, un ou deux jours quelquefois. Il est vrai que le confort laisse à désirer, et que le relatif entassement provoque assez vite tension et énervement. Calder lui-même ne supporte pas le désœuvrement: quant à Jean Davidson, ce lieu perturbe son sommeil. Les hommes partent donc assez vite, tandis que les femmes et les enfants demeurent ici un peu plus longtemps. Après la construction du grand atelier à Saché (1970), Calder vient moins souvent en Bretagne; et puis, avec l'âge (il a 72 ans) il se déplace moins.

Calder, semble-t-il, travaille assez peu à La Roche-Jaune. Bien qu'il y ait fait construire un atelier ouvert sur l'estuaire et l'île d'Er. Peut-être la magie du lieu était-elle trop forte? En tout cas, il n'y avait pas la gamme de ses outils et matériaux habituels de création.

Cependant, il a peint au Palud quelques toiles, et un certain nombre de gouaches. Il a aussi exécuté quelques mobiles, ou des maquettes; bricolé, pourrait-on dire, divers objets (bijoux, instruments de cuisine) pour ses amis locaux. Il envoyait ses filles et leurs amies ramasser des morceaux de verre, coloré (surtout les bleus), des coquillages, sur le littoral, pour les intégrer dans ses créations. Un jour, manquant de verre de teinte rouge, il se rendit dans un garage à Tréguier, acheta un catadioptré, puis demanda un marteau pour le pulvériser sur-le-champ devant la garagiste éberluée!...

Autobiographie, p. 92

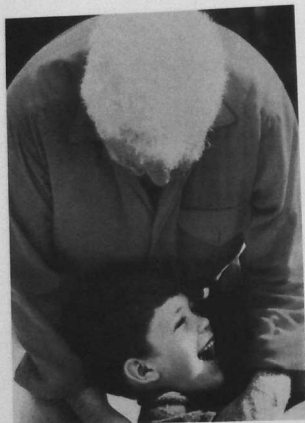
J'ai fait plusieurs choses, des mobiles et quelques poissons, avec des morceaux de verre suspendus, des morceaux choisis par moi, les uns érodés par la mer et le sable, que j'avais ramassés sur les plages.

C'est probablement à La Roche-Jaune que fut conçu le stable «homme» de 20 m de haut, réalisé pour l'Exposition universelle de Montréal en 1967.

Montréal mérite une parenthèse. Pendant l'automne 1965, nous étions à Tréguier, quand j'ai reçu un drôle de télégramme m'invitant à faire un grand stable en inoxydable pour l'International Nickel et l'Exposition internationale de Montréal. Jean et moi avons donc essayé de téléphoner, mais le gars en question n'était jamais là!...

Alors je lui ai envoyé une carte postale de la cathédrale de Tréguier que je trouve très jolie. Le même Tréguier, Côtes-du-Nord, où Jean Painlevé nous avait fait venir. Sur la carte postale, j'avais dessiné, à l'encre noire, un stable géant, plus élevé que la cathédrale et à l'encadrant en partie.

Autobiographie p. 192



L'art d'être grand-père (avec Shawn Davidson)

Un jour, à l'anniversaire d'Ona, la fille de Aube et Yves Elleouët, Sandy arrive les mains vides... Il y avait juste un petit bout de ficelle qui dépassait de la pochette de son habituelle chemise rouge - «Ire dessus» dit-il à la petite fille. Et elle en sortit un masque découpé dans du carton auquel étaient suspendues deux boucles d'oreilles en or.

Si La Roche-Jaune fut donc un lieu de villégiature, un lieu d'intimité familiale, il fut aussi sans doute un lieu d'inspiration, de respiration pour cet homme qui aimait se nourrir de grand air, de mouvement et de silence. Résidence «secondaire»? Sandy et Louisa possédaient leurs lieux officiels, maisons et ateliers à Saché (Indre-et-Loire) et Roxbury (U.S.A.), et puis ils avaient une *liaison*, discrète, avec ce lieu austère mais plein de forces.



Louisa, l'épouse de Calder, insista beaucoup pour l'achat de la maison du Palud.

Une visite au Palud, en 1966, par Bob Osborn, dessinateur et caricaturiste américain, et grand ami de Calder.

/// We arrived at their friends house, (they were in the oyster business) had a glass of wine, ^{Calder} got the key & drove to as near the house as we could. Then we removed stockings, rolled up our trousers & waded through the

incoming tide to the small, simple⁴ house. We were given a room & we unpacked. Our window looked to the east from the second floor — the flats stretched, as I recall, to the horizon — broken by some low dunes in the distance. The gulls cried incessantly, a fine sea sound. /// Dinner was simple, fine fish, wine & a great deal of laughter. One of the joys of the Calder's was their directness & modesty & no fancy business. Sandy once said, "If you don't have it, or can't afford it... do without!"



Départ pour le pique-nique devant le Palud.
La manutention des huîtres.
Chez J. Valentin.



Calder aimait beaucoup Tréguier et les crêpes: il amenait ses amis en déguster, avec du cidre, à la crêperie devant le porche de la cathédrale. 1961, avec le fils de R. Stillman.



Retour du goémon et des ormeaux, sur la « Reine des Flots », le bateau de P. Le Guen (vers 1950).

CALDER ET LES GENS D'ICI

A La Roche-Jaune, les Calder fréquentaient principalement leurs amis de longue date, André Bac et Ritou, Jacques Valentin et Médé, leurs premiers hôtes du lieu, formant une sorte de tribu joyeuse dont le comportement étonna d'abord les habitants du petit hameau. Ils y recevaient aussi des relations, par exemple, le peintre américain Ben Shahn, le peintre anglais J. Piper, le caricaturiste américain R. Osborn, l'écrivain anglais J. Stern...; ou bien, ils leur prêtaient la maison du Palud.

A l'époque où l'on commençait à parler des « hippies », Sandy suscitait la curiosité avec son accoutrement peu conventionnel, ses chemises à gros carreaux colorés, ses jeans coupés aux mollets: « Il était drôlement "housté" ». En fait, comme il aimait se promener à pied, et bien qu'il ne fût pas bavard, il fut vite connu: sa simplicité (« il n'était pas strict »), son abord direct, sa gentillesse le firent adopter par une population au courant de sa notoriété d'artiste.

Et puis, il avait noué des relations « d'affaires » avec divers voisins, s'intégrant ainsi dans la vie du village. Emile Garnier était le gardien du Palud, s'occupant du nettoyage et du ménage intérieurs et surveillant le gros entretien et les travaux extérieurs. Marie Gratiot lui a tricoté des pull-overs; Calder voulait toujours du bleu marine et il en commandait plusieurs du même modèle à chaque fois. Paul Guen lui apportait les maquereaux, les lieux, les bars et autres araignées ou homards, fraîchement pêchés au large de l'île d'Er - on faisait un prix à trac, sans peser ni rien ». Le matin, Calder remontait à la ferme voisine de Keraret, chez les Le Buzulier pour prendre son lait et quelques légumes: il regardait la fermière traire, aidait à arracher les pommes de terre et restait regarder les animaux et toutes les choses de la ferme.

Ses courses, il les faisait dans les deux cafés-épiceries de La Roche-Jaune; mais le marché de Tréguier, le mercredi matin, lui plaisait beaucoup ainsi qu'à Louisa. Il fréquentait aussi le notaire Le Carvenec, depuis que celui-ci lui avait vendu la maison du Palud, et l'accompagnait à des parties de pêche en mer avec son ami le garagiste Le Beaudour.

Finalement, malgré deux articles dans la presse régionale, l'un de Y. Moreau dans le « Télégramme de Brest », l'autre de L. Duchene dans « Ouest-France », Calder préservait son incognito à La Roche-Jaune.

Cependant, en 1967, lors de la marée noire du « Torrey Canyon », se produisit une anicroche entre Calder et la population locale.

Au cours des travaux de nettoyage des abords de l'estuaire du Jaudy qui avait été particulièrement pollué, il avait été envisagé de creuser des fosses de stockage sur les terrains du Palud. Une autorisation avait été demandée par E. Garnier, le gardien, à Calder qui se trouvait alors en Italie où il préparait une exposition. La réponse laconique, par télégramme, fut: « Pas de mazout ». Elle suscita l'incompréhension sur place, et fut commentée amèrement.



La Roche-Jaune, le jour des régates; Sandy descendait danser sur le port.



Une fosse à mazout sur le littoral trégorrois, en 1967.



Le terrain des sports de Plouguiel utilisé par les hélicoptères de l'armée.

Cette décision, il est vrai, ne correspond pas à la gentillesse du personnage, à sa générosité en faveur des causes humanitaires; peut-être n'eut-il pas conscience tout de suite de l'ampleur de la catastrophe et des problèmes qu'elle posait?

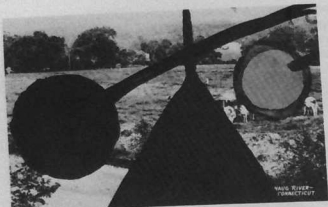
En tout cas, quelque temps plus tard, Calder adressait à la mairie de Tréguier, qui le transmettait à celle de Plouguiel, un chèque de 2 500 dollars comme contribution à la lutte contre la marée noire. L'incident était clos.

A propos de marée noire, l'histoire a ménagé un nouveau rendez-vous inattendu entre Calder et les Bretons, car en face de l'immeuble où se déroule le procès de l'« Amoco Cadiz », à Chicago, se dresse son grand stable rouge — « Flamingo ».

Extrait de J. Mabire: la marée noire du « Torrey Canyon » 1967. Albin Michel, p. 186.

Le maire de Plouguiel, M. Marquet, directeur d'école, et son adjoint, M. Jegou, professeur au lycée de Tréguier, avaient l'habitude de lire des copies. Mais ils n'avaient jamais lu texte aussi surprenant que celui qu'ils venaient de recevoir. La signature était celle du « sculpteur » américain Calder, qui après avoir connu la célébrité avec ses « mobiles » venait de réaliser un « stable » de vingt-deux mètres de haut pour l'Exposition de Montréal. Calder, citoyen d'honneur de Plouguiel où il a une propriété, avait envoyé un télégramme à la municipalité. La sinistre marée noire qui frappait ses « concitoyens » bretons lui causait beaucoup de soucis. Il ne proposait ni aide personnelle ni participation financière aux travaux de nettoyage. Non, il demandait tout simplement qu'on ne creuse pas de fosses sur ses terres...

Car ce n'était pas tout de nettoyer les plages. Il fallait se débarrasser du pétrole. La marée noire qui avait atteint les côtes du Trégor comportait 75 à 80 % d'eau. Et l'on ramassait autant de sable que de boue!

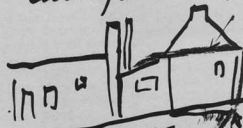


Animobile... Carte postale adressée à E. Garnier, 15/11/1958.

Mardi

Cher Garnier Nous avons essayé le bateau au-jour d'hui. Il marchait très bien.

J'ai demandé de Gerandel (couvreur, au Pont Noir) de venir changer le tuyau de la



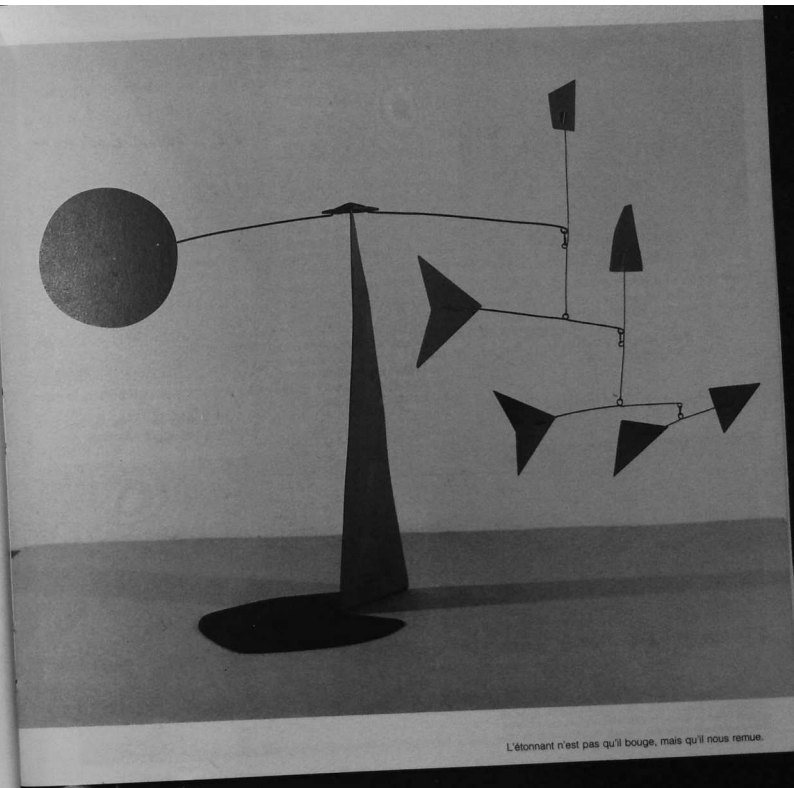
gouttière. Il doit arranger que ça gaspille l'eau possible. Si il ne vient pas dans

une semaine voulez vous aller visiter qui viens

à son work!

Très cordialement
Sandy Calder

1962 instructions de Calder pour des réparations à sa maison.
E. Garnier lui avait construit une petite plate.



L'étonnant n'est pas qu'il bouge, mais qu'il nous retienne.

AUTOUR DE CALDER



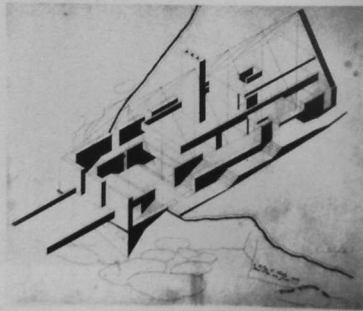
O. Nitzchke et A. Calder à Roxbury, en août 1951.

Calder avait beaucoup d'amis artistes : sa bohémisme, son sens de la fête y étaient sans doute pour quelque chose... il aimait beaucoup s'amuser et danser. En relation avec La Roche-Jaune ou la Bretagne, trois personnages intéressants :

Oscar Nitzchke est à l'origine de la rencontre entre Calder et La Roche-Jaune par le biais de sa femme « Ritou » (cf. plus haut, p.). Cet architecte, né en Allemagne en 1900, fit la connaissance de Calder avant-guerre aux Etats-Unis où il avait émigré : il fut professeur aux universités de Yale et de Columbia. Il vint parfois à La Roche-Jaune où sa fille, Frédérique Groen, habite « la maison noire », non loin du Palud. Cette construction qui intrigue sur l'estuaire du Jaudy n'est pas l'œuvre de son père, mais d'un architecte polonais. O. Nitzchke, par contre, a établi les plans d'une autre maison dont seules les fondations ont été commencées à Keraret voici plusieurs années. Il demeure actuellement à Paris. Atteint de surdité depuis longtemps, il fut le complice d'une facétie de Calder, que Arthur Miller son voisin à Roxbury raconte :

« Ce matin-là, j'étais chez moi, à un demi-mile de chez eux, quand j'entendis la voie nasillard de Sandy qui semblait venir de loin. Je sortis et inspectai la route. Il était là, marchant lentement et parlant à son ami Oscar Nitzchke. C'était inattendu parce que Nitzchky de notoriété publique était complètement sourd ! Mais Sandy parlait dans un entonnoir relié à un tuyau d'arrosage que Nitzchky appliquait à son oreille. Je les vis avant qu'eux-mêmes ne m'aient vu. Suspendu au cou de Nitzchky, il y avait un bout de carton avec une sorte d'avertissement écrit de la main de Sandy "je suis sourd." »

A. Calder Memorial Service
Whitney Museum of American Art
6.12.1976



Plan de la maison (1961)
« Pour Kika et Niels », dans le lieu qu'à La Roche-Jaune on appelle « Park at Gwin » (le champ du vin) depuis qu'il avait été question d'y implanter un port de débarquement pinnacé.

A. Calder, Y. Tanguy, 1941.



Yves Tanguy, le peintre surréaliste, bien que né à Paris, était d'origine bretonne, de Locronan (Finistère) plus précisément. Il avait quitté la France en 1939 et s'était installé avec sa femme Kay Sage, peintre elle aussi, aux Etats-Unis à Woodbury, dans le Connecticut, non loin de Roxbury.

Calder aimait beaucoup Y. Tanguy (ils aimaient le vin rouge tous les deux). Mais leurs rencontres fréquentes tournaient parfois mal... au grand dam des épouses ; alors qu'Y. Tanguy terrorisait les enfants !

Une exposition commune eut lieu en 1943 à New York.

En 1953, Tanguy revient en Europe. En mars, il repasse à Locronan avec sa femme. Les Calder, eux, traversent Locronan quelques mois plus tard, en septembre, au cours de leur périple dans le Finistère...

Malgré sa promesse à son cousin Jean Nicolas, Y. Tanguy ne reviendra plus à Locronan. Il meurt en 1955, et selon sa volonté, ses cendres sont dispersées dans la baie de Douarnenez.

« Un marin de Douarnenez, ne pouvant après la pêche dégager son ancre, plonge et la troue engagée dans les barreaux d'une fenêtre de la ville d'Ys. Dans cette ville engloutie, appelée par la légende à remonter, tous les magasins sont restés illuminés, les marchands de draps continuent à vendre la même pièce d'étoffe aux mêmes acheteurs. Yves derrière la grille de ses yeux bleus. »

André Breton, mars 1942
dans « View », vol. 2 n° 2



A. Calder, J. Sweeney, Y. Tanguy, K. Sage, devant le MOMA (Museum of Modern Art de New York). Il est rare de voir Sandy portant chapeau et cravate !



Mars 1953. Dernière photo d'Y. Tanguy à Locronan.



Party chez les Calder, à Roxbury A. Breton, Louisa, Rose et André Masson, K. Sage, T. Matisse, A. Calder

André Breton aussi fréquenta les Calder à Roxbury pendant la guerre. Sa femme Jacqueline, dont il était séparé, et leur fille Aube vivaient alors avec le sculpteur américain David Hare, dans le Connecticut également. Aube se retrouva souvent chez les Calder, jouant avec leurs enfants pendant que ses parents voyageaient. Elle conserva une relation forte avec la famille Calder, auprès de qui elle s'installa, à Saché, en 1962, avec son mari Yves Elleouët.

Yves Elleouët, né en 1932, était originaire du Finistère. Peintre et écrivain, il a publié deux romans, « Le Livre des rois de Bretagne » (1974) et « Falchun » (1976), ainsi que deux recueils de poèmes « Au pays du sel profond » (1980) et « Tête cruelle » (1982). Sur ses peintures, un livre a été édité en 1983, à l'occasion d'une exposition au musée de Morlaix.

Y. Elleouët séjourna plusieurs fois au Palud, dans la maison que Calder lui prêtait. En 1967, celui-ci illustra de sept eaux-fortes son recueil de poèmes « La proue de la Table », qui fut publié sous forme de journal par les éditions du Soleil noir. Y. Elleouët est mort en 1975.



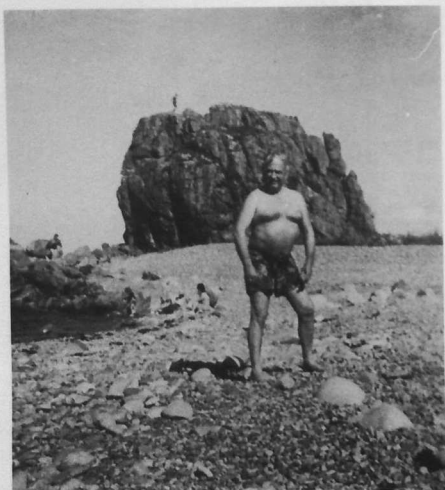
Eau-forte représentant Y. Elleouët, illustrant « La proue de la table », 1967.



Banni tout élément anecdotique, l'objet de Calder, réduit à quelques lignes simples découpant les couleurs élémentaires par la seule vertu du mouvement — du mouvement non plus figuré mais réel — est miraculeusement rappelé à la vie la plus concrète et nous restitue les évolutions des corps célestes et le frémissement des feuillages, aussi bien que le souvenir des caresses. (p. 72)

A. Breton
« Le surréalisme et la peinture nouvelle » édition 1928-1965 Gallimard. 427 p.

Breton



Mobles, stables and... smiles
Sandy, en 1950, devant un rocher de Trégastel.



Petits mobiles et chat.

CALDER OU L'ESPRIT DU CIRQUE

Le thème du cirque a tenu une place importante dans l'œuvre d'A. Calder à ses débuts. Après avoir exécuté des dessins pour le compte de revues, il a créé son « cirque » en fil de fer qui le rendit célèbre dans les années 1920 et 1930. « Ce cirque, c'était un merveilleux jouet pour grandes personnes, composé d'acrobates, de clowns, de lions, de véhicules divers, le tout fabriqué en fil de fer, mobile et animé par l'auteur, bruitage à l'appui. » M. Ragon : « Calder Mobiles et Stables » F. Hazan, Paris, 1967.

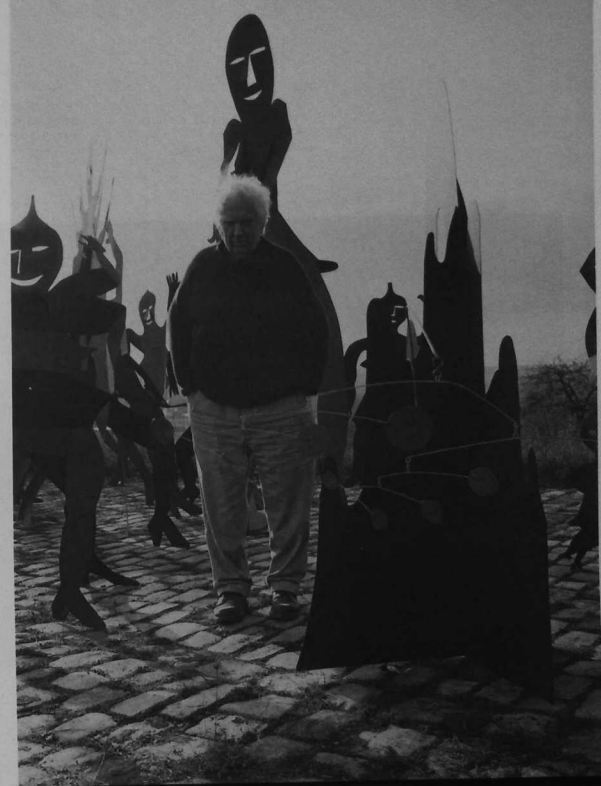
On a coutume de le considérer comme une œuvre de jeunesse, un épisode particulier avant l'évolution de Calder vers un art plus abstrait, et plus sérieux en quelque sorte... Cependant, l'influence du cirque et de ses acteurs paraît bien plus profonde : on peut dire que l'esprit du cirque sous-tend l'ensemble de son œuvre, tandis que le comportement de Calder s'apparente lui-même à celui d'un enfant de la balle.

Le cirque se constitue autour de l'alliance de plusieurs principes contradictoires : la tension et la grâce des corps, la fantaisie et le frisson des situations ; tout ceci à l'intérieur d'un espace vertical, où les acteurs sont souvent suspendus et aériens, et presque toujours en équilibre instable : jongleurs, acrobates, écuyères, clowns, animaux dressés, athlètes, haltérophiles... N'y a-t-il pas là les ingrédients de toutes les œuvres de Calder ? Parfois, la fantaisie et la grâce l'emportent, mobiles ; parfois, la tension et l'inquiétude dominent, stables ; mais toujours ses objets cherchent à s'émanciper du sol.

Plus fondamentalement, le génie des gens du cirque n'est-il pas de tirer des éléments les plus communs, et notamment du corps humain et de ses membres, des figures et combinaisons nouvelles, avec le souci dans l'exécution de tendre à la perfection technique ? De la même façon, Calder a réussi, à partir d'outils et de matériaux très communs, souvent de hasard, à créer des formes, des objets qui ne sont pas des bricolages, mais des merveilles d'habileté technique et de fini.

On pourrait encore faire le parallèle entre l'art de Calder et celui du cirque qui s'adressent aussi bien aux enfants qu'aux adultes, et peut-être surtout aux enfants, avec cette part du jeu, de la couleur vive et du mouvement qui parlent plus directement aux petits.

Finalement l'homme lui-même, dans sa vie, avait quelque chose du « romano », ou du forain, avec son besoin permanent d'air, de courant d'air, sa tenue vestimentaire ; à la fois clown, maniant le calembour, la mystification, et ogre aimant à faire peur ; discret sur ce qu'il appelait son travail (et non son art), ses objets (et non ses œuvres). Une sorte de dompteur, massif, généreux, qui aurait évolué, de la ménagerie filiforme du cirque des débuts, à la puissante ménagerie humaine des « critters ».



Sandy au milieu de ses
créatures « critters », ses
dernières œuvres à Saché.



Publié en France par la commune de Ploguvel (22)
à l'occasion de l'exposition « Calder à La Roche-Jaune »
Copyright: commune de Ploguvel
Tous droits réservés
Maquette et couverture: Olivier MOURGUE
Impression: St. Nouvelle de l'IMPRIMERIE MODERNE du LION.
Ce catalogue a été imprimé sur papier AERIAL MAT 135 gr
des Papeteries: AUSSEDAT-REY

